HENRI BARDA

In Japan, Kioi Hall, Tokyo, 2008

Brahms, Beethoven, Chopin

Recorded in rehearsal and concert
on the 18th of December 2008 at Kioi Hall, Tokyo

Sound Engineer : Norio Okada
Recording Supervisor : Yoshiharu Kawagushi
Editing / Mastering : Augustin Muller
Artistic Assistants : Laurent Durupt & Augustin Muller
Piano : Steinway & Sons

Cover Photo : Jean-Baptiste Millot, Paris

Inside photos : © Takashi Hiyama, Atsushi Iijima
Artwork : Wilfrid Mongo Gouala

Special thanks to :
Yves Petit de Voize, Aurélien Peter, Haruhi Hata,
Nicolas Bomsel, Shuli Herold, Mysette Bataillon,
Frank & Viviane Paz, Guillaume Masson

Executive producer for Monsieur Croche Digital: Yves Riesel

Copyright : Henri Barda, 2011 - (P) 2019 MONSIEUR CROCHE DIGITAL, info@monsieurcroche-sas.com

JOHANNES BRAHMS

Klavierstücke Op.76

01.	Capriccio in F sharp minor	3:36
	Un poco agitato	
02.	Capriccio in B minor	2:49
	Allegretto ma non troppo	
03.	Intermezzo in A flat major	1:49
	Grazioso	
04.	Intermezzo in B flat major	1:52
	Allegretto grazioso	
05.	Capriccio in C sharp minor	3:12
	Agitato, ma non troppo presto	

LUDWIG VAN BEETHOVEN

Sonata N° 28 in A major Op.101

06.	Allegretto ma non troppo	3:55
07.	Vivace alla marcia	6:14
08.	Adagio ma non troppo, con affetto	2:37
09.	Allegro	7:39

FREDERIC CHOPIN

10.	Barcarole in F sharp major Op.60	8:38
11.	Ballade N°1 in G minor Op.23	8:13
12.	Ballade N°2 in F major Op.38	7:06
13.	Ballade N°3 in A flat major Op.47	6:15
14.	Ballade N°4 in F minor Op.52	10:10

Total duration : 73:55

HENRI BARDA

Je suis né au coeur du Caire de Farouk, dans une famille de musiciens, même s'ils n'en avaient pas fait leur métier. Au tout début des années trente, un magnifique pianiste polonais, Ignaz Tiegerman, fuyant l'humidité européenne à cause de son asthme, et plus tard pas mécontent d'avoir mis grâce à cela une mer entre lui et les nazis, s'y était établi et y était resté. Petit de taille, mince, élégant et distingué, cet élève de Friedman et de Leschetitsky avait fait assez rapidement la conquête d'une petite société cosmopolite de mélomanes, à l'usage de laquelle il avait fondé un conservatoire.

On m'a mené chez lui enfant. Je me revois lui jouant ce jour-là le thème principal du Lac des Cygnes. Il m'a confié à Sela Menaszes, dont on disait beaucoup de bien. C'est elle qui s'est occupée de moi avec affection pendant une dizaine d'années, sous le regard aigu du maître, qui m'entendait régulièrement dans les auditions d'élèves. Ma mère a été sa secrétaire pendant deux ans. Durant cette période, je le voyais tous les jours. Il s'amusait à me faire improviser ou jouer la musique des films que j'avais vus. Quand il devait travailler pour un concert, il fallait se tenir à distance : il ne supportait plus personne. Je me cachais derrière les meubles. Ce n'est que quand l'affaire de Suez a mis à mal notre séjour dans le pays, que Tiegerman m'a donné quelques vrais cours. Mais je suis allé passer une semaine avec lui quelques années plus tard dans son chalet à Kitzbühel dans le Tyrol, joyeuses retrouvailles, cuisine de sa propre main et longues séances de pianotage. Si j'ai subi son influence, plutôt que par son enseignement, c'était de le voir circuler sur le clavier, avec un phrasé complètement sûr, comme un poisson dans l'eau.

Mes parents et moi sommes venus à Paris. J'ai travaillé avec Lazare Lévy de 1957 jusqu'à sa mort en 64. C'était un grand maître à l'ancienne. La dignité et la probité absolue qui étaient si frappantes dans son maintien et sa conversation se retrouvaient tout naturellement dans son enseignement. Il aimait que l'on joue droit et simple. Il était un rempart contre les facilités expressives, et détectait infailliblement les emprunts faits au génie des autres. Ses critiques et ses conseils étaient si indiscutables qu'on pouvait avec la même confiance ajouter foi à ses compliments. Je l'adorais.

A sa suggestion, tout en continuant à le voir, je me suis présenté au Conservatoire de Paris chez Joseph Benvenuti, un autre grand seigneur, la bonté même. En deux ou trois mots, il savait vous remettre sur la bonne voie. C'est lui qui m'a fait donner mon tout premier récital, dans la jolie salle du Conservatoire d'Art Dramatique. Il a disparu trois ans plus tard, bien trop tôt. Il avait pour assistante Madeleine Giraudeau, toujours pimpante et souriante, à laquelle je me suis vite attaché. Chacun de ses élèves pouvait se croire son préféré. Nombre de solutions pratiques émergeaient de derrière la fumée de ses cigarettes. En période d'examens, elle m'emmenait parfois avec son mari et sa fille pour des weekends campagnards. Quand nous n'étions pas au piano, dûment bottés, nous faisions de longues marches entre champs et forêts de l'Eure-et Loir. J'ai continué à aller la voir assez souvent par la suite. En sortant de chez, elle les yeux me piquaient, mais elle m'avait rasséréné. J'ai eu le Premier Prix de Piano en deux ans, et celui de Musique de Chambre l'année suivante chez Jean Hubeau.

J'ai vécu à New York de 1967 à 71 comme étudiant boursier à la Juilliard School, entre autres dans la classe de piano de Beveridge Webster, un ancien de chez Nadia Boulanger à Fontainebleau. Il avait connu Ravel.

En même temps, je prenais des cours avec Carlos Buhler, une autorité musicale de New York de cette époque, élève de Busoni et Cortot, et autrefois assistant du célèbre Tobias Matthay à Londres. Il n'est pas facile de résumer sa manière d'enseigner, qui ne semblait pas découler de principes qui auraient pu s'appliquer partout, mais de l'examen même des textes, élément par élément. Je lui en savais gré. Mais il en démontait si méticuleusement tous les aspects tant musicaux que techniques que j'avais parfois un certain mal à oser remettre en route devant lui une ligne de musique qu'il avait ainsi disséquée. J'utilise encore aujourd'hui les doigtés surprenants que je tiens de lui. Carlos Buhler était très amusant, très sensible, il avait tout lu, avait tout retenu, et parlait toutes les langues de Babel. Une amitié est née. Quand je lui jouais du piano dans son grand studio un peu délabré de Madison Avenue où il vivait seul au sommet d'un escalier très raide, entouré des peintures de son ami Earl Stroh, il m'emmenait ensuite dîner.

Mon diplôme en poche, je me suis arraché à New York à grand-peine et je suis revenu à Paris. Passage à vide. Je n'étais plus un étudiant, et je n'avais pas encore compris qu'on le reste jusqu'au bout. Les choses ont finalement démarré peu à peu. J'ai joué plusieurs fois avec le Nouvel Orchestre Philharmonique, et en récital dans des académies et des

festivals, parfois seul, parfois avec des partenaires pour la plupart connus. J'ai enregistré quelques disques : la musique de chambre avec piano de Ravel, les oeuvres pour violon et piano de Liszt, les trios pour cor de Brahms et Ligeti, les sonates de Chopin….

Je suis allé passer une audition auprès de Jerome Robbins, que chacun connaît à cause de West Side Story, mais dont j'avais vu et admiré toutes les chorégraphies classiques au New York City Ballet. Il m'a confié en dix minutes d'un tête-à-tête terrifiant la création de son ballet *In the Night* à l'Opéra de Paris. Ça ne s'est pas arrêté là, car m'ont été proposés quelques mois plus tard, un à un puis tous à la fois, ses autres ballets sur Chopin, les bouleversantes *Dances at a Gathering*, splendide équivalence visuelle de la musique, *The Concert*; bien plus tard, *Other Dances*. Ce dialogue orageux avec la danse s'est étendu de façon intermittente sur un grand nombre d'années, à Garnier mais aussi en tournées lointaines. De son vivant je n'ai jamais été remplacé, pas même en répétition, et il y en avait des centaines, et pourtant, sans que j'y puisse rien, nos rapports étaient tendus. Ce génie pouvait être infernal.

J'ai été un défenseur de la première minute de la musique de mon ami Olivier Greif, dont j'ai donné la première exécution de la *Sonate dans le Goût Ancien*, et, en duo avec lui, du *Tombeau de Ravel* puis de la *Petite Cantate de Chambre*. Après sa consternante disparition, j'ai eu le privilège de jouer son chef-d'oeuvre, les *Chants de l'Âme*, avec leur créatrice la soprano anglaise Jennifer Smith.

Lors de mon premier séjour à Tokyo en 1981, j'ai joué le second concerto de Chopin à la télévision avec l'orchestre de la NHK. Je retourne régulièrement au Japon pour y jouer ou y enseigner. Le programme du récital du 18 Décembre 2008 constitue l'enregistrement publié ici. Il est composé en grande partie d'oeuvres très connues. Certaines forment le noyau même du répertoire du piano. C'est que, paradoxalement, je ne trouve pas décourageant de me confronter inlassablement à ce qui a occupé tant de générations de pianistes. Me conformant en cela à une des recettes du bonheur que l'on trouve sous plusieurs formes (j'en invente une) dans certains manuels américains humoristiques : «Si vous avez passé vingt ans à chercher en vain la solution à un problème, c'est que vous ne l'avez pas attaqué de la bonne façon. Continuez !». Un conseil burlesque que l'on n'a pas eu besoin de me donner, mais que j'ai suivi aveuglément et qui, d'ailleurs, résume assez bien la vie que j'ai menée jusqu'ici.

Enfin, j'ai tenu une classe de piano au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris pendant douze ans.

- H.B.

I was born to a musical family in the heart of King Farouk's Cairo.

At the start of the 1930s, a magnificent Polish pianist fled the damp of Europe (later not too unhappy that his asthma had put a few kilometers more between himself and the Nazis), made his way to Cairo and settled there. Short, slim, elegant and distinguished, Ignaz Tiegerman, a pupil of Friedman and Leschetitsky, quickly conquered the hearts of the city's little cosmopolitan community of music-lovers and, with a handful of equally cosmopolitan teachers, founded a music school.

Taken there as a little boy, I well recall playing the main theme of Swan Lake for him that day. He entrusted me to the care of Sela Menaszes who had an excellent reputation. It was she who for ten years affectionately taught me under the eagle eye of the maestro himself. He also regularly heard me play during student auditions. During the two years or so that my mother was his secretary, I saw him every day. It amused him to have me improvise or play the music of films I had seen. While he was preparing for a concert, it was best to keep a safe distance. I would take cover behind the furniture. It was only when the Suez affair compromised our peaceful life in Egypt that he gave me a few real lessons. But six years later, I was happy to catch up with him somewhat at his chalet in Kitzbühel in the Tyrol. We spent most of the week fooling around on the piano and enjoying his astonishingly delicious cooking. My abiding memory of him is not so much

his lessons as the way he navigated the keyboard, phrasing utterly assured, totally in his element.

My parents and I moved to Paris. I worked with Lazare Lévy from 1957 until his death in 1964. He was a great master in the old sense of the term. The striking dignity and probity of his demeanour and speech flowed naturally into the way he taught. An advocate of straightforward playing, he was a bulwark against facile expressiveness and never failed to spot ill-digested borrowings from the genius of others. The indisputable quality of his criticisms inspired equal faith in his words of approval. I loved him.

At his suggestion, and while I continued to see him, I entered the Paris Conservatoire in Joseph Benvenuti's class. He was a kind, aristocratic man. It took him but a word or two to put one back on track. It was he who later arranged my first recital at the Conservatory for Dramatic Art. He died three years later, much too soon. His assistant was Madeleine Giraudeau, to whom I quickly became attached. She made each of her students feel that they were the only one. A great many practical solutions emerged from behind the haze of her cigarettes. During the exam period, she would occasionally take me for weekends in the country with her husband and daughter. When we were not working at the piano, we would go for walks in the fields and forests of Eure-et-Loir. I went on seeing her off and on for a long time. I would leave her home with stinging eyes, but restored serenity. I graduated in piano with a First Prize within two years and, the following

year, was awarded First Prize for Chamber Music with Jean Hubeau.

I lived in New York from 1967 to 1971 as a scholarship student at the Juilliard School of Music, attending the piano class of Beveridge Webster, a former student of Nadia Boulanger at Fontainebleau, who had known Ravel. At the same time, I took lessons with Carlos Buhler, a well-known New York musical figure at the time, who had studied with Busoni and Cortot and been the assistant of London's celebrated Tobias Matthay. It is difficult to describe the way he taught in a word, because he did not lay down rules so much as see each case as resembling no other. I couldn't agree more. At the time, I felt he had so much to say about a line of music and the way the hand should best move to achieve a result, that I was often hard-pressed to confidently carry it through to its end. He showed me some clever fingerings that I still use and pass on. Carlos Buhler was very amusing, very sensitive, had read everything, remembered it all and spoke all the languages of Babel. We got along famously. After I had played for him in the large, somewhat worn studio on Madison Avenue in which he lived alone at the top of a steep flight of stairs, surrounded by the paintings of his friend Earl Stroh, he would take me out to dinner.

Diploma in my pocket, I had difficulty tearing myself away from New York and returning to Paris. After coming down with a bump because I was no longer a student and hadn't quite grasped that one remains one right until the end, things

started to move. I played several times with Radio France's New Philharmonic Orchestra, at academies and festivals, sometimes alone, sometimes with partners most of whom were well-known. Records included Ravel's Chamber Music with piano, works for violin and piano by Liszt, horn trios by Brahms and Ligeti, the Chopin sonatas.
I auditioned for Jerome Robbins, known to everyone from West Side Story but whose classical choreographies I had seen and admired at the New York City Ballet. Within ten terrifying minutes, he entrusted me with the French production of his ballet *In the Night*, to be performed by the Paris Opera Ballet. This began an unexpected association in which at first one by one, then all together, his other ballets set to the music of Chopin followed: the shattering *Dances at a Gathering*, magnificent visual equivalent of the music, *The Concert*, *Other Dances*. This stormy dialogue with dance both at Garnier and on world tours took place over many years. During his lifetime I was never replaced, not even in rehearsal — and there were hundreds of them — and yet, to my regret, our relations were strained. This genius could be infernal.

I championed the music of my friend Olivier Greif from the very first moment, premiering his *Sonate dans le Goût Ancien* and, in duo with him, his *Tombeau de Ravel*, followed by *Petite Cantate de Chambre*. After his untimely death I had the honour of performing his masterpiece *Chants de l'Âme* with their original interpreter, the English soprano Jennifer Smith.

I played Chopin's F minor Piano Concerto on television with the NHK Orchestra during my first stay in Japan in 1981. I continue to play and teach there regularly. The works on this disc were performed in concert on 18 December 2008. All well-known, some are part of the core piano repertoire. Paradoxically, I am not put off by the idea of challenging myself with what has kept generations of pianists busy. In doing so I emulate a formula for happiness of the kind found in humorous publications in America: «If you have spent twenty years searching in vain for the solution to a problem, you may not have tackled it right. Persevere!». Unnecessary advice since I have always been a strong advocate of this method. In fact it pretty much sums up the life I have led to date.

Lastly, I taught a piano class for twelve years at the Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris.

- H.B.